

démie une série de dessins photographiques sur papier qui laissent loin derrière eux tous les essais antérieurs de ce genre, et constituent dans le nouvel art un notable progrès. Ce sont de véritables clichés dont les naturalistes pourront tirer un excellent parti pour se procurer et reproduire les dessins exacts d'êtres organisés d'une grande délicatesse, tels que certains insectes et certaines fleurs.

Nous avons eu devoir laisser de côté dans cette analyse les nombreuses et minutieuses manipulations indiquées par l'auteur, dont les détails variés nous auraient entraîné beaucoup trop loin. Les amateurs doivent les aller chercher dans le mémoire même.

NOUVELLES D'EUROPE.

FRANCE.

Récits des événements de Paris.

(Suite.)

Journée du 26 Juin.

Nous venons de parcourir tout le Marais, le quartier de l'Hôtel-de-Ville, le marché Saint-Jean, la place des Vosges, la rue Saint-Antoine, qui ont été conquis hier vers le soir après un combat des plus acharnés. Le canon a terriblement labouré la rue Saint-Antoine. La mairie du 8^e arrondissement, qu'on disait incendiée, est intacte ; ce n'est que chez un marchand de vin du coin que le feu a pris, mais sans gravité ; le boulevard, depuis le coin de la rue du Temple jusqu'à la Bastille, est à peu près désert, sauf quelques piquets de garde nationale qui stationnent au coin des principales rues.

La fusillade se fait entendre au delà du canal dans le haut du faubourg du Temple, dont la ligne et la garde mobile viennent de s'emparer jusqu'à la barrière ; mais là les insurgés tiennent encore et se défendent à Belleville et à La Villette. Des coups de fusils partent d'une barricade au bout de la rue du chemin-Vert et rendent le passage sur le boulevard fort dangereux.

Midi.—Nous rentrons après avoir assisté au plus terrible engagement de ces quatre journées. Les insurgés se tenaient ce matin encore dans tout le faubourg Saint-Antoine depuis la barricade qui gardait l'entrée du faubourg sur la place de la Bastille ; les deux barricades qui bouchaient le boulevard et la rue Saint-Antoine sont au pouvoir de la ligne, de la mobile et de l'artillerie. Le général commandant a laissé aux insurgés jusqu'à dix heures pour se rendre à discrétion.

A dix heures, un garde mobile s'avance sur la barricade du faubourg, porteur d'une dernière sommation ; voyant revenir le jeune garde sans une réponse satisfaisante, tous les officiers et soldats qui stationnaient,

à la faveur de l'armistice, au pied de la colonne de juillet, se retirent précipitamment derrière la barricade en bois qui masque l'artillerie tout en travers de la place.

Le feu commence des deux côtés avec une grande intensité.

A cette terrible attaque succède une trêve de quelques minutes ; les insurgés envoient un des leurs avec un drapeau de paix, demandant à se rendre à la seule condition de n'être pas fait prisonniers. Comme cette condition n'est pas acceptée, le combat reprend toute son intensité. Au bout d'un quart-d'heure, la première barricade est abandonnée par les ouvriers.

La garde mobile et la ligne s'avancent au pas de charge, et au milieu du feu qui part encore des fenêtres, elle atteint la 5^e barricade sur laquelle le nommé Ingold, du 8^e bataillon, 4^e compagnie, enlève le drapeau de l'insurrection ; on ouvre un passage à l'artillerie : cinq pièces entrent dans le faubourg, où la lutte se prolonge en s'éloignant. De nombreux prisonniers sont amenés par les gardes mobiles et nationaux ; ce sont pour la plupart des ouvriers profondément marqués par la misère et la souffrance ; plusieurs sont horriblement blessés.

Une maison qui fait le coin de la place et de la rue de la Roquette est en flammes.

Une heure et demie.—Tout est enfin terminé. Le président de l'Assemblée donne lecture de deux dépêches qui annoncent que les troupes sont maîtresses des faubourgs Saint-Antoine et du Temple ; les insurgés eux-mêmes travaillent à la démolition des barricades.

Le citoyen Antony Thourêt apprend à ses collègues que le représentant Larabit, qui était resté au pouvoir des révoltés, est en sûreté et qu'il a eu le bonheur de l'embrasser.

Deux heures.—Une dernière dépêche du général Cavaignac au président de l'Assemblée fait connaître la cessation complète des hostilités.—(J. des Villes et des Camps.)

Le bruit du canon a cessé de se faire entendre ; l'émeute, vaincue dans la journée décisive d'hier, a été complètement réduite dans la matinée d'aujourd'hui. Hier, à la chute du jour, les faubourgs Poissonnière, Saint-Martin et du Temple avaient été à peu près entièrement nettoyés ; ils n'ont été, depuis, le théâtre d'aucune lutte. Le quartier Saint-Antoine avait été réduit ; le faubourg, dont on avait prématurément annoncé la soumission, avait été entamé. La partie qui avoisine le pont d'Austerlitz et les bords de la rivière avaient seuls été soumis.

La rue du Faubourg Saint-Antoine, dans toute sa longueur, appartenait à l'émeute ; elle était coupée de distance en distance par d'énormes barricades, les premières

construites en forme d'angle rentrant avec des moellons et des matériaux de construction, et à peu près à l'épreuve du canon. Les rues transversales qui vont à la rivière étaient également barricadées, ainsi que les rues qui aboutissent au canal et se dirigent vers lui. La plus grande partie du faubourg et le quartier Popincourt étaient donc restés au pouvoir de l'émeute, qui avait eu quatre jours pour s'y fortifier. Sur la plus forte des barricades, celle qui faisait face à la place de la Bastille, flottait le drapeau rouge.

A la suite d'une démarche de l'archevêque de Paris, qui a été victime de son zèle évangélique, et qui est très gravement blessé pour avoir tenté, comme un digne pasteur, de calmer la rage meurtrière de l'insurrection ; à la suite des exhortations de trois représentants du peuple, des ouvertures avaient été faites par les insurgés au président de l'Assemblée, près duquel trois délégués du faubourg avaient été conduits, du temps avait été laissé aux insurgés pour délibérer et se déterminer à une soumission complète, sans condition.

A dix heures, comme la menace en avait été faite, le feu a recommencé. La place de la Bastille avait été prise dans la journée précédente, et l'on avait employé la nuit à y élever une batterie de canons qui enfilait le faubourg. Des obus ne tardèrent pas à mettre en feu les premières maisons et le café Chamarante, qui avança jusque sur la place. Une mine avait été creusée et s'avancait déjà assez loin pour pouvoir, s'il en était besoin, faire sauter quelques maisons. En même temps, le général Lamoricière attaquait le quartier Popincourt, abattait les barricades avec du canon, et descendait vers le faubourg pour le prendre en flanc.

Les insurgés, reconnaissant alors l'inutilité de continuer une lutte désespérée, n'ont pas tardé à envoyer un parlementaire pour déclarer qu'ils se rendaient à discrétion. Les troupes ont commencé à descendre dans le faubourg, qui est occupé ce soir par des forces considérables. A partir de ce moment, la résistance a cessé ; quelques tentatives ont été faites pour défendre des barricades isolées ; des coups de fusil ont encore été tirés ça et là de quelques maisons par des désespérés ; mais à partir de midi on avait déjà commencé la destruction des barricades. Force restait à la loi et à la société.

Nous ne pouvons connaître encore toute l'étendue de nos pertes, et nous n'avons pas le courage de chercher à les évaluer. Elles sont affreuses. On ne trouverait dans les annales d'aucune nation un exemple d'une lutte aussi acharnée et aussi meurtrière. Des actes d'une férocité incroyable ont été accomplis par ces malheureux, dont